

Zeitschrift:	Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history
Herausgeber:	Schweizerisches Nationalmuseum
Band:	45 (1988)
Heft:	1: Kunst und Gestaltung = Art et design = Arte e "design"
Artikel:	Le train des jours à travers la rêverie de la forme
Autor:	Vorlet, Jean-Pierre
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-168927

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le train des jours à travers la rêverie de la forme

par JEAN-PIERRE VORLET

Une période des 25 ans, l'âge d'une génération, permet de recomposer le temps et de s'assurer, par exemple, de 1960 à 1985, d'un recul immédiat «*Pictura loquens*»¹, l'éloquence de la peinture, est une exposition retraçant un quart de siècle de l'aventure picturale en France au Centre national d'art contemporain de Nice, en 1986. Sans chercher de bilan, sans tendre à l'exhaustivité, telle apparaît la volonté de son instigateur, Gérard-Georges Lemaire. Mais pourquoi parler d'un événement passé? Eh bien tout simplement parce que la manifestation présentée sous cette forme est rare et que peu d'échos sont parvenus jusqu'à nous. Saluons la vision personnelle de Lemaire et sa façon éclairante de s'arrêter à une étape de l'œuvre de 25 artistes retenus arbitrairement et symboliquement. Le metteur en scène d'une exposition tire les ficelles de l'acteur et du spectateur. Mais il y a limite à cette manipulation comme à la tentation de s'ériger en créateur. Retenons plutôt deux propositions: celle de revisiter une œuvre pour mieux arpenter le cheminement d'une pensée et celle qui complète notre connaissance et nous projette aussi dans un futur proche. Personne ne nierait que l'art de la peinture a subi une bouleversante mutation ces trois dernières décennies. L'ouragan a frappé avec une rare intensité et a relativement épargné les autres arts. La lame de fond a entraîné chez maints artistes une remise en question totale. Salutaire toilette de l'âme, de l'œil et du matériau. Et réapparition du tableau comme espace plastique. C'est la renaissance d'une fonction et l'émergence du Nouvel Expressionnisme allemand, de la Transavantgarde italienne, de la nouvelle sculpture anglaise, toute une suite d'événements venant piquer ce que d'aucuns ont nommé «le doux style français». Nouvel éveil et envol d'une réelle universalité, le peintre change de bonnet et prend la casquette du chercheur. Ce qui entre dans la gestation devient élément d'analyse pour certains. D'autres font de la toile un territoire, un temple, sans pour autant avoir recours aux instruments habituels. Ainsi Jean Degottex. Autre élément, le recours à l'écriture avec Dezeuze, Dubuffet, Adami, Michaux, etc. Rappelons encore le détournement par l'ordinateur et les bandes dessinées ou alors la mise en valeur d'une iconographie que l'on va chercher en droite ligne chez les anciens. S'y ajoutent les coupures dans la dramatisation des thèmes mythologiques et religieux sur le mode du pastiche, de l'humour ou de la dérision. Une certaine appropriation de la mémoire de l'art plutôt que l'usage de l'histoire. Enfin, un attrait certain pour tout ce qui touche à l'Afrique et à l'Océanie. Sans exclusive mais sans le pouvoir de les citer tous,

fixons quelques repères d'ailleurs très partiels avec quelques artistes.

Valério Adami emprunte le style graphique des cartoons pour mieux fixer les objets dérisoires et stéréotypés. Puis, il s'enferme dans les chambres et les intérieurs, les empilements d'objets à peine reconnaissables. «Le tableau, dit-il, est une proposition complexe, où des expériences visuelles intérieures forment des combinaisons imprévisibles, l'imagination créant sans cesse de nouvelles associations; une image s'étend à une autre et sa forme originale est une continue transformation.»

Louis Cane copie en se moquant quelques chefs d'œuvre de l'art ancien, en mélangeant les emprunts à Picasso, remplace l'un des amis de Manet figurant dans «*Le déjeuner sur l'herbe*»; le modèle est un nu bleu venu tout droit d'une toile de Matisse et les pommes respirent les natures mortes de Cézanne. Il s'en explique: «User les rapports de plaisir ou user les mimétismes (...), produire le moment surprenant où un matin on se retrouve en train de poser la couleur noire plus comme Rothko, comme Newman ou comme Pollock, mais augmentée de ceux-ci et de cela.»

Jean Degottex a jeté des encres sur papier. La mer, le vent, le sable, les ont transformées. Il aime aussi montrer dans «*Suite papiers-pleins*», 1975-1976, le côté tactile et visuel du papier que l'on arrache et que l'on lacère.

Daniel Dezeuze dans une démarche récente forme des assemblages de poutres, de morceaux de bois ouvrages, laissés à l'état brut ou peints et retrouve la signification d'objets en provenance de sa maison, de son atelier et de son jardin dont il prend le prétexte sur les plans matériel et formel.

Gerardo Dicrola s'est amusé avec une installation de blocs de glace qui une fois fondues ont disparu sans laisser de trace. Reste l'idée de départ ... Toute autre est la démarche dans «*Allô... la peinture*» où l'on aperçoit deux escrimeurs portant masques et tenues blanches croiser le fer dans une clairière pointilliste. Qui dira la botte secrète du maître d'armes?

Jean Dubuffet lui s'est d'abord emparé d'un univers minéral et végétal pour ensuite prendre place dans les rites et les rythmes de la ville et de sa circulation automobile. La manière dont il a frotté les mots dans le même tournoiement que celui imprimé à son stylo à bille avec du bleu, du rouge et du noir, en répondant au téléphone, a donné naissance à cet incroyable terme «*L'hourloupe*» «né de hurler, hululer, loup, Riquet à la houpe et Horta de Maupas-

sant inspiré d'un égarement mental.» L'on se souvient du premier manuscrit avec des dessins sur fond noir et des textes en désordre.

Jean Lamore est un belliqueux. Toute sa démarche est fondée sur l'emportement de la pensée. Il est fasciné par le monde équestre ou plutôt par la fusion de l'homme et de l'animal dans la figure du centaure symbolisant puissance et fragilité. Dans l'un des tableaux, un chevalier errant porteur d'une lance démesurée traverse une forêt peuplée d'essences bizarres. L'auteur pousse la paroxysme du romantisme à ses limites dans un excès tonal. Le héros de ce monde étrange semble ne pas avoir de destin ni se réclamer d'un exploit. Le tableau porte un titre tiré d'un vers de Jules Laforgue: «Il est beau de mourir en faisant l'amour.»

André Masson en mêlant des suggestions figuratives de paysages vénitiens, romains ou pompéens et des notations graphiques comme une constellation nous interpelle avec deux types de représentation, l'un occidental, l'autre oriental. La tension ici ne sert qu'un but: une volonté de fondre deux mondes contraires. La quête calligraphique de Masson et sa peinture d'abîme sont un chant à la mort.

Dans cette multitude d'intérêts fort divergents, une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Marquons une pause pour évoquer l'animal céleste cette fois que l'on peut voir par une bonne nuit de printemps. Cinquante petites étoiles suggèrent la silhouette d'un chat, celui découvert par Joseph Jérôme Lalande, peu avant 1800 et portant désormais son nom, près de l'horizon. Horizon qui abrite aussi la petite et la grande ourse, le taureau, la baleine, le lièvre, le caméléon pour une fois repérable et distinguable. Le chat de Lalande dans cette ménagerie céleste glisse dans le ciel jusqu'à l'été. «Il y avait, décrit l'astronome, trente-trois animaux dans le ciel. J'en ai mis un trente-quatrième, le chat.» Ajoutons à sa collection la découverte de quelque douze mille étoiles, des bleues et des jaunes, des géantes et des naines, des tous jeunes et des mourantes nous révèle Jean-Louis Hue² dans son livre *«Le chat dans tous ses états»*.

Revenons à notre propos. Un symposium francophone pluridisciplinaire sur la dynamique esthétique dans l'art, la science et la folie s'est tenu à Lausanne du 20 au 22 juin 1985 dans une «extraordinaire atmosphère, excitante et amicale.» «Thèse-métaphore-synthèse³ a réuni des gens engagés dans la littérature, les beaux-arts, les sciences et la psychisme. Y-a-t-il un dialogue possible entre le savant, le fou et l'artiste? Répondons sans ambages: oui, et constatons à la lecture des actes de ce colloque, dans un raccourci, que chaque acteur a tendance à emprunter le jeu scénique de l'autre, à s'approprier son langage. L'artiste est tenté par une nouvelle philosophie des sciences, l'homme de sciences lui rêve de l'écoute poétique. Quant à l'homme blessé dans sa tête, il imagine une projection que lui tend le savant: le modèle holographique du cerveau à l'image du cosmos. A moins qu'il ne préfère la folie à la santé.

«De l'autre côté du miroir: à l'écoute du petit dieu.» Voici un extrait signé Aurélie qui est aussi peintre et graveur. C'est un témoignage bouleversant dans le paysage de la forme.

Nos méthodes sont sûres – elles mettent en échec les faussaires les plus raffinés.

G+A

OF Orell Füssli
Arts Graphiques SA
Billets de banque
et papiers valeur

Dietzingerstrasse 3
CH - 8036 Zurich
Tel. 01 466 7711

Fig. 1 Publicité d'une maison imprimant des billets de banque (NRL 17.9.1987).

«...C'est la nuit. Vous n'entendez rien que le tic-tac du réveil. Dans les heures précédentes, vous avez progressivement senti se modifier la qualité du temps, son écoulement, son épaisseur. Il vous est devenu étrangement sensible, à la fois lent, plein et compact. Ensuite, votre sensibilité aux changements de la lumière, aux moindres détails de l'environnement, s'accroît jusqu'à la douleur. Maintenant votre personne, votre être tout entier se dissout et se répand dans les objets qui sont autour de vous: le blanc du plafond, la fraîcheur du drap, la forme de cette ombre sur le mur. Vous êtes les objets mêmes, leur couleur, leur qualité. Vous êtes le noir, le granuleux, le tic-tac. Vous êtes devenu agile, infiniment rapide; comme une onde, comme une particule, vous vous glissez, vous vous insinuez, vous êtes tout et rien, nulle part et partout.

Mais il y a encore une chose que vous n'aviez pas compris. Cette lettre qui manque quelque part dans un de vos livres, voici justement que vous êtes cette lettre manquante. C'est ainsi que cela se passe, vous dites-vous avec une grande angoisse, c'est ainsi que l'on meurt, et votre cœur bat trop vite, comme le réveil. Puis vous sentez une boule durcir et grossir en vous, vous êtes aveugle, paralysé, vous ne pouvez

pas soulever la tête, vous devez pousser cette boule. Tout se passe comme si vous aviez réintégré votre corps et qu'il se soit retourné comme un gant, l'intérieur devenant le dehors, amplifié aux dimensions de l'univers. Et en même temps vous êtes cette boule et vous devez la pousser, la faire sortir de ce lieu étroit, obscur, resserré où vous peinez, où vous étouffez maintenant, où vous êtes glacé comme par de l'eau qui coule, où vous vous écorchez comme sur des pierres, où vous progressez cependant, dans une lente reptation, dans un difficile travail qui continue longtemps. Et soudain, au bout du noir, au bout du souterrain, vous voyez poindre une clarté: dans un dernier effort vous poussez la boule, vous vous projetez, vous vous expulsez tout entier, vous accouchez de vous-même dans cette lumière – cette lumière que vous n'aviez jamais vue, que vous n'attendiez pas, qui est à la fois chaude et froide, orange et bleue, qui vous accueille et vous laisse libre, qui est la proximité et l'espace, le silence et la musique. Tous les contraires sont rassemblés, toutes choses sont une. La lumière vous enveloppe, vous vous fondez en elle. Elle est la paix, elle est l'harmonie des sphères, elle vous suffit.»

Autre débat, autre rencontre, celui lancé par l'Œuvre sur le thème de la qualité. Peut-on l'approcher, la définir avec l'aide de l'écrivain, du sociologue, du psychologue, de l'économiste et du philosophe? Le dernier nommé fut le plus lucide, le plus lumineux et commença par nous livrer un conte. Je ne résiste pas au plaisir de vous le raconter à mon tour.

Conte islamique

Un conte édifiant de la tradition islamique nous rapporte que les fidèles d'une mosquée prièrent un jour un mystique vivant dans leur quartier de venir prononcer le traditionnel sermon du vendredi. Au moment prévu, le saint personnage s'avança, monta dans la chaire et, après avoir récité l'invocation d'usage, s'adressa aux fidèles en leur posant cette question: «Savez-vous ce dont je vais parler?» Ils répondirent «non». Alors le mystique déclara paisiblement: «Eh bien, puisque vous êtes aussi ignorants, ce n'est pas la peine que je vous parle.» Et, quittant la mosquée, il rentra chez lui en silence. Les fidèles, d'autant plus désireux d'entendre son enseignement allèrent à nouveau le chercher le vendredi suivant. Monté en chaire, il recommença avec la même question: «Savez-vous ce dont je vais parler?» Tous répondirent sans hésiter par un «oui» retentissant. L'homme religieux, prenant alors la parole, leur dit avec un grand sourire bienveillant: «Puisque vous êtes aussi savants ce n'est pas la peine que je vous parle» et, là-dessus regagna sa maison. Intrigués davantage, les croyants obtinrent, à force d'insistance, qu'une fois encore le mystique revint à la mosquée, au jour et à l'heure de l'enseignement. Quand la question leur fut posée «Savez-vous ce dont je vais parler?», dans un brouhaha général, les uns répondirent «oui» et les autres «non», avec une égale liberté et conviction. Alors le saint musulman déclara simplement: «Que ceux qui savent

expliquent à ceux qui ne savent pas» et quittant la mosquée, il retourna à son silence. Voici ce que nous confia encore Philippe Baud, ce merveilleux philosophe.

La «qualitas» – de «qualis» – n'est plus tant ce qui se dit, se définit ou se pense, mais plus certainement ce qui se vit, s'expérimente, et demeure comme tel inexprimable.

Quelle voix, en effet, parlerait plus adéquatement de la «qualité» de l'homme – faut-il dire de la «qualité» de Dieu? – sinon celle du silence? Le silence «ex-tatique» qui témoigne, dans les larmes ou dans la joie, de l'inexprimable de toute rencontre, de la surprise inépuisable de l'altérité, de l'impossibilité de dire «ce qu'elle est».

Pourra-t-on jamais savoir qui est «l'autre», reconnaître sa qualité d'être, sans se vider de soi-même pour l'accueillir, sans l'aimer? Ce qui veut dire aussi bien: consentir à notre pauvreté.

C'est l'ambition, l'honneur et le service des arts appliqués de contribuer à la «qualité» de notre vie; mais tous ces efforts risquent d'être dépensés vainement si les soucis que nous portons de l'aménagement du «dehors» ne prennent leur source dans l'attention au «dedans», autrement dit si l'espace vivant, qu'il faut sauver et aménager, n'est pas d'abord, pour chacun de nous, celui de l'intériorité.

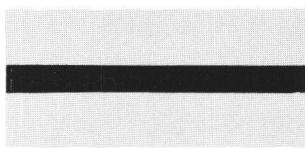
«Dieu regarde au cœur...» Une vie de qualité est toujours «cordiale». Comme telle, elle est nécessairement humble, près de l'humus, du sol, de la terre. C'est dire qu'elle est toujours «vraie». Comme la terre, elle boit l'eau et la lumière, elle regarde le ciel. Comme elle, elle est patiente sous le vent des saisons, demeure exposée, vulnérable; c'est aussi bien le secret de sa fécondité: sa force se déploie dans la faiblesse.

Dérives du quotidien

Venons-en à quelques dérives du quotidien. Elles prennent naissance dans la lecture des journaux. Voyez la publicité et le fossé qui sépare le produit de la réclame. Tout le monde s'accorde à dire que nos billets de banque sont de petits chefs d'œuvre d'impression et résistent à la malfaçon. Eh bien, cela n'empêche pas la maison d'art graphique qui les imprime d'inscrire dans un pavé publicitaire lu le 17 septembre passé: «Nos méthodes sont sûres – elles mettent en échec les faussaires les plus raffinés» (fig. 1). Et pour ajouter à cette puérilité, quelques courbes maladroites et quelques traits en sont l'illustration.

«Lesen macht keinen Lärm» affirme fièrement la NZZ sur une pancarte suspendue dans un téléphérique du Haut-Valais. Entre sol et montagne, je vérifie que les passagers de ce voyage – le nez dans le journal – couvrent les bruits de la nacelle en froissant leur quotidien. Troisième et dernière dérive, «Le Monde» du jeudi 5 novembre 1987. Je découvre et j'aime la métaphore proposée par la RATP, le métro parisien avec son fameux ticket jaune coupé par une bande brune au milieu (fig. 2). Mais que veut nous dire la RATP en présentant son billet grande nature et en couleur, la seule du journal?: «Hommes d'affaires, redécouvrez le prestige de

**Hommes d'affaires, redécouvrez
le prestige de la raie au milieu.**



LE METRO, C'EST LE SENS DES AFFAIRES.

Fig. 2 Publicité du métro parisien RATP (Le monde 5.11.1987).

la raie au milieu. Le métro, c'est le sens des affaires.» J'ai deux étonnements encore à vous communiquer. En prenant tout à l'heure la pente douce de Seilergraben, j'ai vu sur un mur à gauche en montant une série de coulures de peinture, habillant la pierre grise et noire, semblable à la longue flamme des drapeaux. Cela m'a fait songer à Miró lançant ses pots de peinture sur de grandes toiles, il y a plus de trente ans. Par quel cheminement, le geste solitaire du peintre dans son atelier devient-il un jour un geste collectif, solidaire et anonyme?

Même constat avec Lucio Fontana. Voyez ces déchirures, ces lacérations qui incitent à des lectures perverses. Vous les

retrouvez aujourd'hui sur l'affiche de la rue: entailles, perforations, fentes et trous. La main du créateur retrouve une nuit un prolongement dans la main de la foule.

Le thème «Kunst und Gestaltung» choisi pour ce colloque me fait penser à un rythme binaire alors que je cherche un art total. Il y manque le côté ludique que Nietzsche suggère dans «Künstler, macht uns fest». Peut-être que la figure du cercle en permettrait une meilleure approche. Le cercle tel que l'utilise aujourd'hui en place de l'arbre, la généalogie entrée dans une voie populaire. Chacun veut retrouver ses racines. mais qu'arrive-t-il au-delà de deux parents, quatre grands-parents, huit arrière - grands-parents? Vous tombez sur Louis XIV et vous contemplez à l'horizon une lignée de 1024 bons, loyaux et authentiques ancêtres.

Afin de ne pas se fossiliser dans un monde d'archives, afin de se mouvoir dans la galaxie des inclassables, j'ai recours à l'insecte et à l'oiseau. L'insecte, celui qui chante dans le noir comme le grillon domestique amoureux, car il n'y a que les amoureux qui chantent. Il est capable de donner quelque 40 000 coups d'archet en quatre heures. Vous le dévouvrirez en colonie dans le tunnel du Saint-Gotthard. Dans une ambiance entre 28 et 31 degrés, la troupe chante et ne s'arrête qu'avec le passage des trains. Les voyageurs jettent quelques miettes. La bande s'y perpétue.

Quant à l'oiseau, celui qui prend place sur l'horloge solaire et fait reculer le monde d'une heure, le poète l'a surpris. Laissons-lui le mot de la fin: «Un oiseau s'est posé sur la tige de fer et l'heure au cadran recule d'une tache.»

NOTES

- ¹ *pictura loquens*. GÉRARD-GEORGES LEMAIRE, CHRISTIAN BOURGEOIS éditeur.
- ² Editions Bernard Grasset.
- ³ Alfred Bader et Gérard Salem, Editions Peter Lang.

RÉSUMÉ

L'auteur propose un voyage en oblique au pays de la forme en analysant les temps forts d'une exposition «25 ans d'art en France». Originalité, intensité de l'aventure picturale mais aussi doute et contradiction. La deuxième réflexion repose sur les actes d'un symposium «Thèse-Métaphore-Synthèse». Le savant, l'artiste et le fou peuvent-ils se réunir à une même table? Il semble que créativité et esthétique influent l'évolution des idées contemporaines. Une troisième réflexion est tirée d'une recherche sur le thème de la qualité menée par l'ŒUVRE, association pluridisciplinaire de Suisse romande. L'on découvre que la qualité est une notion incontournable et qu'une approche possible passe par la lenteur et le silence. Tenter d'expliquer la qualité c'est l'obscurcir. Suivent quelques notations personnelles tirées du journal de l'auteur. A titre de conclusion, l'on s'approchera de l'incitation de Nietzsche «Künstler, macht uns fest!» afin de tempérer le thème un peu austère de «Art et Gestalt».

ZUSAMMENFASSUNG

Der Autor lädt ein zu einer Reise ins Land der Formen, indem er die Schwerpunkte einer Ausstellung «25 Jahre Kunst in Frankreich» analysiert: Originalität, Intensität des bildnerischen Abenteuers, aber auch Zweifel und Widerspruch. Ein zweiter Gedanke stützt sich auf die Unterlagen eines Symposiums «These-Metapher-Synthese». Können sich der Gelehrte, der Künstler, der Verrückte an den gleichen Tisch setzen? Es scheint, dass sowohl Kreativität wie Ästhetik die Entwicklung der zeitgenössischen Ideen beeinflussen. Ein dritter Gedanke stammt aus einer Untersuchung über die Frage der Qualität, das ŒUVRE, eine interdisziplinäre Vereinigung, in der französischen Schweiz durchgeführt hat. Man entdeckt, dass man am Begriff der Qualität nicht vorbeikommen und eine Annäherung nur sehr langsam und in der Stille erfolgen kann. Der Versuch, den Begriff der Qualität zu erklären, muss ihn verdunkeln. Es folgen einige Notizen aus dem Tagebuch des Autors. Als Schlussfolgerung wird man sich an die Anregung Nietzsches «Künstler, macht uns fest!» erinnern, um die etwas gar ernste Thematik von «Kunst und Gestalt» etwas zu mildern.

RIASSUNTO

L'autore propone un viaggio per vie traverse nel campo della forma analizzando i momenti essenziali di una esposizione «25 anni d'arte in Francia». Originalità ed intensità dell'avventura pittorica, ma pure dubbio e contraddizione. La seconda riflessione si basa sugli atti di un simposio «Tesi-Metaphora-Sintesi». Lo studioso, l'artista ed il pazzo possono riunirsi allo stesso tavolo? Pare che creatività ed estetica influiscano l'evoluzione delle idee contemporanee. Una terza riflessione è tratta da una ricerca sul tema della qualità condotta dall'OPERA, associazione pluridisciplinare della Svizzera romanda. Si scopre che la qualità è una nozione indispensabile e che un'accoppiamento è possibile attraverso la lentezza ed il silenzio. Tentare di spiegare la qualità significa offuscarla. Seguono alcune annotazioni personali dal giornale dell'autore. La conclusione: ci si avvicinerà al suggerimento di Nietzsche «Künstler, macht uns fest!» per rendere più accessibile il tema un po' austero di «arte e forma».

SUMMARY

The study shows that the concept of “quality” cannot be ignored, but it must be approached very gradually, on tiptoe, as it were. Any attempt to explain the term “quality” will only obscure it. Some notes from the author's diary follow. In conclusion, the serious treatment of “art and design” is lent a lighter note through reference to Nietzsche's encouragement, «Künstler, macht uns fest!»